

Insane.

Michal.

Illustration de la couverture libre de droit :



Mitchal.

vous présente

Insane...

ISBN :

© ***MicHal***

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Les illustrations sont toutes libres d'exploitation

Du même auteur :

Ophelie.
Roman : 2018

T'as qu'à bosser faignasse.
Roman : 2018

Le masque a deux visages.
Roman : 2016

Le monde du dehors.
Tragédie : 2014

Derrière les volets clos.
Roman : 2013

On a tous des yeux pour regarder.
Roman : 2011

L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.
Roman : 2007

Les petites abandonnées 2015.
Recueil de poésies : 2016

Apologue.
Recueil de fables : 2016

Dames.
Recueil de poésies : 2015

Le monde des amblyopes.
Recueil de textes : 2014

Côté tain.
Recueil de poésies : 2016

Flagrance.
Recueil de poésies : 2016

Claire de l'Une
Recueil de poésies : 2020

Sommaire :

<i>Préambule.</i>	<i>Page 11</i>
<i>Demain.</i>	<i>Page 13</i>
<i>Une lune adultère.</i>	<i>Page 16</i>
<i>Il est une fin... avant...</i>	<i>Page 18</i>
<i>Raison de croire.</i>	<i>Page 20</i>
<i>Tout est différent la nuit.</i>	<i>Page 22</i>
<i>Le chêne et le roseau.</i>	<i>Page 25</i>
<i>Le désir et le besoin.</i>	<i>Page 28</i>
<i>L'Il a d'Elle, l'elle a d'il.</i>	<i>Page 30</i>
<i>Trente-six semaines...</i>	<i>Page 32</i>
<i>Le matin.</i>	<i>Page 35</i>
<i>Le traintrain.</i>	<i>Page 38</i>
<i>Le vide de l'instant.</i>	<i>Page 42</i>
<i>Mon inconnue.</i>	<i>Page 46</i>
<i>Un voyage...</i>	<i>Page 49</i>
<i>Qu'elle est belle Evi !</i>	<i>Page 51</i>
<i>Un enfant sans demain.</i>	<i>Page 53</i>
<i>Viens danser avec les morts !</i>	<i>Page 56</i>
<i>Quai de gare.</i>	<i>Page 59</i>
<i>Je suis là.</i>	<i>Page 62</i>
<i>Le suicide des âmes.</i>	<i>Page 68</i>
<i>Rose.</i>	<i>Page 71</i>
<i>Le tableau.</i>	<i>Page 72</i>
<i>Une petite histoire d'A.</i>	<i>Page 74</i>
<i>Certitudes.</i>	<i>Page 77</i>
<i>Postambule.</i>	<i>Page 81</i>

Préambule :

Nul besoin d'avoir le talent d'écrivain de Samuel pour attendre Godot...

Nous attendons tous dans notre vie quelqu'un qui attend un train avant que déraille la raison. Nous attendons tous, un demain après bien trop d'hiers, et pourtant hier fut un demain.

Ces situations absurdes font comprendre nos faiblesses des pensées, mon chien ne se pose pas ces questions. L'incohérence se prend pour référence en mode de réflexion d'un tain trop corrodé.

Quand nous détricotons le temps, quand nous disjoignons nos acquis, nous apprenons à nous comporter dans la nuit des temps, aveugle ou pire, sourd aux propos des diserts de bonnes aventures. L'aberration nous redonne une humilité à exister.

Demain...

Vide sera le ciel...

*Quand la paupière, sur un regard fatigué,
Cligne pour un dernier adieu au prisonnier !*
*Quand, dans les cieux, les astres s'épuisent en vain
À éclairer le vide d'âmes sans destin !*
*Quand le silence d'une éternité s'étale
Généreusement sur un marbre oublié et sale !*
*Quand le hululement d'un hibou, pas bien chouette,
Déchire un voile vide d'espoir en miette !*
*Quand, tout près, aboie un vieux matou épilé
Cherchant une main pour se faire caresser !*
*Quand le poisson-lune se prend à espérer,
Un triste soir ou celle-ci s'est éclipsé !*
*Quand, au loin, l'horizon s'effondre dans le noir
Pour que les yeux, au loin, ne puissent plus rien voir !*
Quand l'esprit n'a plus de corps, le corps, plus d'esprit !
Quand l'être en ses incertitudes s'évanouit !



Quand l'histoire a oublié son incertain passé !

Au fond d'un tiroir à peine dépoussiéré !

Quand le jour est sans lumière, l'aube sans lueur !

Quand le soir n'est que sur une horloge sans heure !

Quand plus rien ne se voit et plus rien ne s'entend,

Alors, je serai arrivé, au bout du temps

Où les trains ne s'arrêtent jamais au quai,

De l'autre côté de l'histoire, fatiguée.

Il n'y a plus qu'à espérer qu'une pluie fine

Lave les affronts à la vie que l'homme ruine.

Il n'y aura plus jamais écrit « liberté ».

Une lune adultère.

Une lune adultère

Se prend pour lumière,

Viole l'astre des cieux

Planqué chez les vicieux.

La planète moins nette,

Sans matin, regrette,

Le vent des éoliennes

N'en fait que des siennes.

Une pluie sans larme

Réveille la vieille alarme,

Un jour presque noir,

C'est une triste histoire.

Le matin sans lumière

D'une lune adultère...

Le matin sans lumière

D'une lune adultère

Ne montre plus rien,

Que peau de chagrin.

À trop tirer

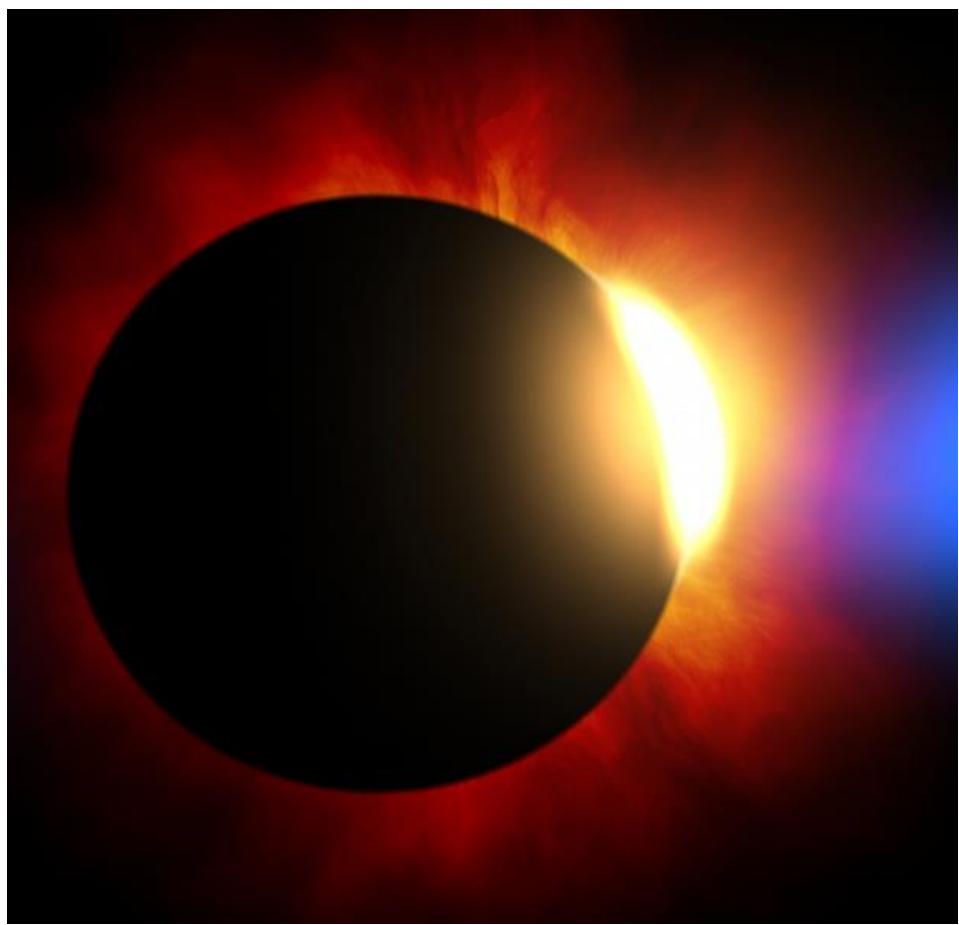
Sur la ficelle usée

Qu'elle s'est cassée,

Le satellite est tombé...

Une lune adultère

S'était prise pour lumière.



Il est une fin... avant...

Avant que la fin choisisse la sienne,

Sienne qui ne veut plus dire mienne,

Il faut assumer la mienne, pas la tienne !

Je n'ai plus la force d'accepter

Les propos de ceux qui ne peuvent

Comprendre celle des heures,

L'heure est leurre et n'est plus si près,

Plus tôt, bien en avant même plutôt.

Le leurre est là, plus tard est trop tard

L'heure n'est pas à l'heure, leurre est là...

Pas Lorelei, elle ne l'est pas non plus.

Il n'a pas plu, pas plus d'hier qu'avant

Pas plus de demains à prendre

À deux mains pas certaines.



Raison de croire !

Tu crois en ta raison

Et ta raison s'égare.

Tu t'égares sans raison

Sur le quai d'une gare

Qui ne voit plus de rame,

Et ta raison rame.

Ta raison déraille,

L'entraîn s'égare

En gare sans train,

Tu crois sans grandir.

T'entreins ta raison

Un drame sans train

Sans entraîn des rails,

Et ta raison déraille,

Tu crois que tu crois,

Et sans grandir tu crois.



Tout est différent la nuit.

*Dans les jours agressifs qui s'étendent trop longs,
La lumière blesse le regard, au plafond.
Les nuits sont bien trop courtes, pour s'y réfugier
Et calmer, dans le noir, les maux de nos pensées.
La nuit, même la mort, n'ose plus se montrer,
Tous les petits moutons gris sont enfin couchés.*

*Et si le boulanger cuit bien le pain la nuit,
C'est pour que sous le feu, il ne soit du tout gris,
Pour que nul en boulangerie assoupie, n'ouït
Le silence du pain qui geint quand il est cuit,
Quand le vilain mangera, très tôt son pain noir
Le matin, pour une faim de vie jusqu'au soir.*

*Quand la nuit est noire, regarde l'échiquier ?
Il ne reste que des cases noires pour jouer.
On ne peut plus se tromper, il faut arrêter,
Les pièces disposées sont là pour te leurrer.
Mais tu n'échapperas pas aux échecs de vie
Les souffrances sont cachées dessous le tapis.*



*Tu maquilles ton regard du bleu d'un ciel fier,
Tu travestis tes lèvres du rouge d'enfer.
Tu triches avec la vie, et pourtant la nuit,
Face au miroir, tu ôtes ton masque qui fuit.
Puis encor bien plus tard, quand le noir pissoe en vain,
Tu ne ressembleras de nouveau plus à rien.*

*Dans le noir, la solitude ne se voit guère,
L'absence ne se constate qu'à la lumière,
Le mot porte plus loin, les douleurs trahissent.
La nuit, le miroir cache l'ombre qui s'y glisse,
Le rat égoïste ne s'affiche plus sur le tain
Le verre nu ne réfléchit plus rien de bien.*

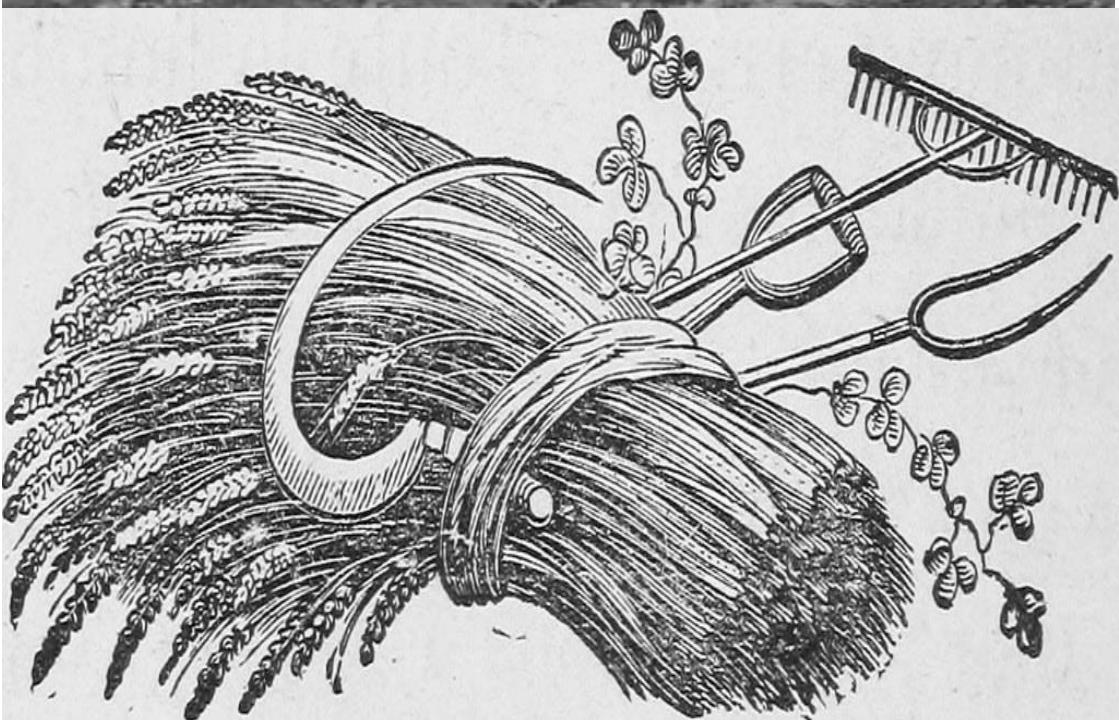
Le chêne et le roseau :

*Je ne sais plus quel prétentieux a écrit
Cette idiote fable du chêne et du roseau !
Se croyait-il lui, un personnage érudit ?
Ou n'était-il qu'un scribouillard idiot ?*

*Ne peut-il pas revenir ici et regarder
Tous les dommages qu'il a occasionnés ?
Le chêne s'est fracassé un mois plus tôt,
Le roseau s'est affaissé ce jour trop tôt.*

*Il ne reste plus rien du fond de sa morale.
Qu'il se retourne dans son tombeau !
Qu'il gratte des ongles la pierre tombale !
Pour graver au moins une excuse en mots ?*

*Je ne boirai plus, monsieur de la Fontaine !
De votre eau, elle n'est vraiment pas saine
Vos écritures sont des menteries avérées
Que je dois, à ceux qui souffrent, expliquer.*



*Monsieur le conteur, j'en suis certain
Je suis très loin de votre talent d'écrivain,
Mais ma morale n'a pas besoin de vent
Pour éprouver le courage des aimants.*

*Elle se suffit de son temps, du temps.
Quand nous devons partir définitivement,
Il faut dans ses bagages ranger les larmes dedans
Et partir bien trop loin... mais dire adieu à temps.*

Au revoir Chécha, au revoir Papa !

Le désir et le besoin.

Il vit de besoins, de désirs,

L'humain désire des plaisirs

Et désire aussi les besoins

De ses désirs, il a besoin.

Le rêve serait l'harmonie !

Pour deux êtres, cela suffit,

Mais long est le chemin de vie,

L'usure glisse en vésanie.

Et puis quand s'échoue l'harmonie

D'autres désirs perdent l'esprit.

Peut-on ne vivre qu'en désirs

Ou bien que de besoins au pire.

Le besoin est paix extérieure

Le désir, la paix intérieure.

La vie serait donc de compromis.



L’Il a d’Elle, l’elle a d’il .

L’I, majestueux et majeur accompagne un l qui vient certainement d’un bout d’elle pour un faire un il bien seul.

L’E, réfractaire au miroir, accompagne l’l du il pour se doubler en elle, presque symétrique, presque parfaite.

Il a d’elle et elle a d’il, un aboutissement à l’équilibre des esprits, juste, presque sans un désaccord, rare à vouloir paraître, rare à vouloir être.

L’il a d’elle, et l’elle a d’il, quelquefois bien ambigus, quelquefois contredisant la nature et l’apparence pour illuminer deux âmes.

l’i majuscule amputé de son point un peu trop orgueilleux, ressemble ainsi un peu plus au l en scripte minuscule et discret. L’un se complète de l’autre.

L’il d’elle et l’elle d’il furent pourtant bien avant qu’on les écrive en lettres... Que la langue française est bien faite, qui permet d’écrire avec ces lettres, cette fantaisie.

Et c’est l’i d’il pour l’l d’il et l’l d’elle.



nanfe.deviantart.com
facebook.com/nanfeart

Trente-six semaines...

*Cela fait trente-six semaines déjà,
Que je patiente, que je te patiente,
Toi qui ne seras pas là, jamais là,
Illusions perdues, désillusions latentes.*

*Trente-six semaines, c'est un long temps
Pour ne rien attendre, c'est même pesant.
De ce soir où nous ne nous sommes rien dit,
À peine croisés, un regard tout petit
Seulement, muet d'émoi pour autant.*

*J'avais choisi enfin une maman.
Je t'ai vu tout ce temps pousser
Sous ce ventre désespérément plat resté
Les premières semaines, rien ne se voit,
Je m'y fais, ce ventre du temps le restera,
Elle ne le sait pas qu'elle t'attend de moi.
Puis, encore, je patiente que tu n'existes pas.*

*Trente-six semaines presque déjà
Ce fut une délivrance que tu ne sois pas.
Je sentais pour autant les draps mouillés,
Enfin, elle avait perdu ses eaux, libérée...*



Mais bon dieu, dessus, je me suis pissé !
Tu es née enfin dans l'esprit d'un taré
Sans vraiment naître, sans exister.
Sans qu'elle ne se sente concernée.
Enfin « épilogue » je te baptiserais,
D'une étreinte avortée, tu n'es pas née,
Illusion pas grosse, mais grosse désillusion.
J'ai pu enfin te donner un nom.

Le matin.

*La paupière frétille pour lever
Le voile qui cache les vérités.
Les lueurs indiscrettes d'un matin
Brûlent le fond d'un regard incertain.
Tout est semblable à cet hier pour autant,
Pareil à cet autre matin tremblant,
Déjà le lendemain d'un hier perdu.
Je ne vois plus que du déjà vieux vu,
Je n'entends que du déjà entendu
Je suis hier et non ce matin venu.
Alors, hier, était déjà un demain,
Cela fait bien déjà plusieurs matins
Que le regard se perd bien trop discret
Sur un horizon se faisant abstrait.
La suite du jour est le plus gênant,
Voir, l'heure se déroule lentement,
Chaque minute a la même couleur,
Qu'une autre égarée dans une autre heure.
C'est quoi ce désert ? Que se passe-t-il ?*



*Je serais fou et ne suis en asile,
Et encore moins dans un cimetière
Où, chaque jour est toujours comme un hier.
Suis-je vraiment réveillé dans un lit,
Ou en sommeil, en rêve que je vis
Qui n'aurait plus grand-chose à raconter ?
Je suis dans le monde des gens âgés
Qui vivent chaque jour comme un vieil hier,
Qui oublient les demains au mi d'hiver,
Dans l'âtre qui brûlent chaque moment.*

Le traintrain.

*Je n'étais sur le quai des bijoutiers,
Ni celui d'une gare réformée,
Pas de chef de gare non plus ici,
Personne, presqu'un lieu sans une vie.
J'étais vraiment seul sur ce banc assis,
Mon désarroi perdu dans mes oublis,
Sous la marquise de verre sans titre
Et la fonte dont la couleur s'effrite,
Contre ce mur de pierre indifférent,
J'attendais en fait le train patiemment.
C'était une micheline du passé,
Un truc sans wagon qui, seul, avançait.
J'entendais au loin, le bruit crissant
Des roues de métal, sur les rails piaulant,
Les freins tardent la machine à freiner.
J'étais seul sur ce quai abandonné,
Le porte-drapeau, impavide était.
Dans la vieille micheline exténuée,
Seul encore, dans ce décor, j'étais.
La machine, sans pilote avançait.
Près d'une vitre au verre fatigué,
Un siège à la peau usée, j'adoptais,*



*Dans la direction du déplacement.
Le tortillard se trémoussait, tremblant,
Pour gagner un peu de célérité,
Loin des trains si rapides tégévé
Que les vaches ne voient plus circulant.
Atteint un train de sénateur dément,
Il se contentait de suivre impunément
Des rails plantés dans un décor absent.
Par la vitre usée des yeux bien curieux
Je voyais au-dehors trop silencieux,
Des animaux perdus au mi des champs,
Des humains d'une main ou deux saluant
Près du passage à niveau sans niveau.
Des tracteurs patientaient un peu plus haut,
Pour sans doute une utopique moisson.
Déjà, se montrait un tunnel profond,
La lumière du jour s'évanouissait
Et ce n'est pas la luisance élavée
D'une ampoule essoufflée qui rassurait.
Là, seul, j'étais, pas de quoi s'épeurer.
De nouveau, le jour baignait l'environ,
Tout semblait immobile à l'horizon,
Cela faisait quoi, deux ou trois minutes
Que nous nous étions élancés, que zut,*

*La poussive, l'allure, diminuait.
Déjà, je voyais les quais défiler
Il me semblait que nous arrivions...
D'où j'étais parti. Je cherchais un nom
Peint en blanc et bleu sur un mur flapi...
J'étais revenu d'où j'étais parti.
Pourtant, le train, demi-tour, n'avait fait.
Mais bordel qu'est-ce donc qui se passait ?
J'aurais roulé sur un circuit complet !
Revenu à la raison, je serais !
Pour un tour de la ville embastillée,
Bien d'autres minutes ne suffiraient.
Puis, de nouveau, le tunnel s'assombrit,
Toujours la gare d'où j'étais parti,
Et ce train qui ne s'arrêtait pas, plus
J'étais bien éveillé, pas fou non plus,
Pas plus qu'en un hier oublié pour autant
Je me pinçais fort et hurlais l'instant.
Mais bordel qu'est-ce donc qui se passait ?
Un rêve ou un voyage terminé !*

-Jo ! Arrête de jouer au petit train !

Le vide de l'instant.

Dans une épaisse brume, le réveil se fait.

Dans un coton moelleux, le regard égaré

Manque de chaleur, les mots sont ici absents,

Seules des impressions sont nouvelles pourtant.

Elles dérangent l'instant bien sérieusement,

Un vide en 'la' mineur s'étouffe dans le temps,

Par le manque de lumière et de bruissement.

Le ciel est plus haut qu'en l'église de Clinchamps,

Les murs sont bien plus loin qu'une sincérité,

Je suis nu dans ce monde vide de concret.

Pourtant, il me semble bien qu'avant de sombrer

Je n'étais si seul et pas encore isolé.

Il me semblait bien qu'auparavant, je pensais

J'éprouvais et là, le vide je ressentais.

Le vide d'un matin refoulé a jeté

Son dévolu sur une âme nue esseulée.

J'écris mes maux, pourtant sans encrier,

L'encre sèche, vide de mots, sur un papier,

Je peux lire malgré tout cet inexistant

Et cela ne m'est pas du tout réconfortant.



*Les draps froissés sont plus froids qu'un linceul trop blanc,
Pourtant, il semble que je suis toujours vivant.
Je pense encor, une lueur dans le carafon,
Le puits de la connaissance a perdu son fond,
Il pissoit des ambiguïtés un peu partout
Je ne vois vraiment rien de rassurant du tout,
Ni sourire ni une ombre se dessiner.
Je suis, au milieu de mon moi, un peu paumé
Je cherche, sans émoi, à quoi me raccrocher.
Mais putain, c'est quoi ! Un cauchemar écorché !
Un vieux rêve pas très frais que j'aurais oublié,
Une ville histoire qui ne serait terminée.
Je n'ose sortir des draps, l'air semble trop frais
Je ne suis pas certain qu'il y ait un plancher
Pour poser un pied, le vide, là aussi, est.
Je n'ai pourtant pas la faculté de voler,
Ni celui de me suspendre à un temps passé
Comme à une horloge sans coucou étêté
Qui voit ses aiguilles refuser de tourner,
Figée dans un temps qui n'aurait pas existé.
Où est donc la couleur, la chaleur d'une main
La vie d'un autre, d'un cher vieil ami humain ?
C'est quoi cette histoire qui ne raconte rien*

*C'est quoi ce vide qui m'isole du demain.
Je pense voir une porte, au loin, s'entrouvrir,
Une porte sans mur, pas besoin de l'ouvrir,
Tu en fais le tour pour encor là revenir,
Peut-être un message, le début d'un sourire.
Je clenche délicatement le désespoir,
Entrouvre avec douceur le battant sans rien voir.
Ah si ! De l'autre bord, il y a ma mémoire !
En vrac là, comme un sac de frusques pour clochard.
Mais qu'est-ce que cela signifie-t-il enfin ?
Je ne mérite cette chanson sans refrain !
Je claque la porte et retourne dans le noir,
Déchausse ces pompes lourdes de désespoir,
Je retourne glisser l'asthénie sous ces draps
Je ne veux regarder ce que je ne vois pas.
Je patienterai qu'un autre bon moment vienne
Réveiller des souvenirs qui plus me conviennent.*

*Ne vous inquiétez si vous ne me rencontrez,
Au milieu de nulle part, je me suis planté,
Ni mort encore, mais plus tout à fait vivant.*

Mon inconnue.

*Je n'étais pas très bien, un peu chagrin,
Un peu trop ivre pour être serein.
Je ne sais plus où je t'ai rencontré,
Ici, ailleurs ! Je ne sais où j'étais
Mais tu m'as enserré dans tes grands bras,
Et mes soucis se sont tus cette fois.*

*Puis, tu as disparu sans au revoir,
Seul ton parfum envoûtait la nuit noire.
Mes souvenirs balbutiaient des mots gris :
« Mais ma muse donc, où es-tu partie ? »
Il ne reste que ce triste refrain,
Qui se dissout en larme de chagrin.*

*Tu as fait d'une nuit noire un espoir,
D'une nuit d'ivresse un matin moins noir.
Tu as pris un inconnu dans tes bras
Quand mes lendemains étaient au plus bas,
Tu m'as offert tes charmes, sans rien dire,
Je ne demandais rien, j'eus ton sourire.*



Beaucoup diront, qu'un rêve, tu n'étais

Je sais, qu'une fille bien, tu étais.

Mais inconnue où es-tu donc partie ?

Mon regard se perd par où tu as fui.

Il ne reste que ce triste refrain,

Qui se dissout en larme de chagrin.

Un voyage...

C'était un matin, je crois, qu'importe le jour !

Un peu particulier, ce jour-là est toujours.

Dans l'indifférence, l'aube bleue patientait,

Dans des idées pas très nettes, j'étais prostré.

Sans m'inquiéter, devant la porte, j'attendais

Bien certain que je serais là. René disait :

“Que l'important n'était pas la quantité

Mais la qualité des sincères amitiés.”

Ce matin donc, avec soin, je me préparais,

Une très vieille amitié, j'accompagnerais.

Il est bien plus aisé, à deux, de voyager

Surtout pour une petite balade à pied,

Pour aller pas loin, juste de l'autre côté,

De l'autre côté d'un miroir bien fatigué.

J'étais prêt enfin, enfin, nous étions parés,

Mon vieil ami et sa bonne vieille amitié.

En bref, j'allais accompagner mon feu passé,

Là où bien d'autres voudront bien me délaisser.

Pas de rouerie, c'est ainsi que seul, je serais

Pas d'hypocrisie, pas de regret, de pitié,

*Bizarre tout de même de s'accompagner,
Ainsi, le temps venu, surpris je ne serais.
Au moins, une personne m'aura escorté.*



Qu'elle est belle Evi !

Qu'elle est belle Evi !

Chevauchant son beau destrier de papier

Le heaume tombé, les cheveux roux coiffés

Battus par un vent plutôt rancunier.

Qu'elle est belle Evi !

Enveloppée d'une armure de pensées

Pour jouter l'irresponsabilité

D'égoïstes humains pas très concernés.

Qu'elle est belle Evi !

Un sourire déchire le visage,

Illuminate le papier d'une page

Fière de porter l'étandard des sages.

Qu'elle est belle Evi !

Partie batailler les petits esprits

Des vies trop ordonnées, des sans soucis

Réveiller la conscience des soumis.

Qu'elle est triste Evi !

Quand un traître assassine le destin

D'un livre qui n'est pas encore joint,

Effaçant les mots écrits de sa main.



Un enfant sans destin.

Un ciel sans aile

Une mer sans aime

Une terre sans air

Une nuit sans haine

Un matin sans demain

Un demain sans matin

Une gare sans train

Un train sans rail

Sans matin déraille

Un enfant sans destin

Destin bouts de rien

Frontière pas très fière

Horizon sans un con

Un soir sans histoire

Histoire sans y croire

Le regard hagard

Un train qui s'égare

Horizon sans con

Dans un puit sans fond

Un ciel sans elle



nanfe.deviantart.com
facebook.com/nanfeart

Une mère sans enfant

Une terre santé

Une nuit sans chemise

Chemise sans manche

Une manche sans chemise

Frontière pas bien fière

Un enfant qui déraille

En gare sans matin

Une mer sans con

Un ciel sans azur

Un océan sans vivant

Un cimetière sans mort.

Mon esprit déraille

Dans une gare sans rail

Sans destin sans demain

Une nuit sans n....

Viens danser avec les morts !

Allez Viens !

Viens là-bas, avec moi, danser avec les morts !

Tu verras bien, ce n'est pas le pire des sorts,

Ce n'est pas pire que des demains sans remords,

Un petit plaisir dans le monde du dehors.

Viens danser !

Tu verras, ils ne te marchent pas sur les pieds.

Ils ne t'engueulent parce que tu es bourré.

Ils ne disent rien, heureux que tu sois venu,

En pleine Sibérie, quand les pensées sont nues.

Viens ! Allez, viens danser !

Même si ils ont bien trop froid aux pieds gelés

Quand ils se promènent en tes nuits dépeuplées,

C'est pour que dans un ciel de soupirs usagés

Tu puisses, tes meilleurs souvenirs, retrouver.



Viens, viens !

*S'ils pouvaient, ils te diraient qu'ils ne t'ont oublié
Quand toi, tu les oublies, sous des bruyants graviers,
Parce qu'ils ne pourront plus jamais te parler
Parce qu'ils ne pourront plus jamais te troubler.*

Allez maman, viens !

*Viens danser dans cette sombre nuit avec moi,
J'ai envie, cette nuit, de n'être qu'avec toi,
Orphelin de ton regard, trop sourd de ta voix,
Mais enfin tout contre toi... encore une fois.*

Quai de gare.

Dis, viens !

*Je t'attends au centre d'une gare. Tu sais !
Là où l'express de vie s'arrête quelquefois.
Nous patienterons un moment sur le quai,
Nous verrons bien s'il s'arrête pour toi et moi,
Pour nous emmener là-bas où nous serons deux.
En cet endroit peuplé de rêves délicieux.*

Dis, viens !

*C'est peut-être enfin notre jour, notre tour,
Il ne repassera peut-être plus jamais,
Il nous guidera en un voyage d'amour,
Vers une aventure inconnue et isolée,
Là, où se cherissent les jeunes amoureux
S'assurant pour longtemps des demains merveilleux.*

Dis, viens !

*Même s'il ramène ses méprises passées,
Nous devons essayer, je t'attends sur le quai,
Sinon comment savoir s'il peut faire rêver.*



*Tu n'es encor prête, nous pouvons patienter,
Demain, la semaine à venir, si c'est notre temps
Il nous attendra, pour un voyage géant.*

Dis, viens !

*J'y ai tant pensé, j'ai tant rêvé de ce train,
Qui quitte des gares de papier sans témoin
Pour s'éloigner bien loin des regards indiscrets.
Il n'est plus qu'un point à l'horizon effacé
Pour ceux qui l'ont raté, avant de ne plus être
Qu'un rendez-vous oublié, affublé de peut-être.*

Je suis là,

*Sis sur un siège sans pied, sans dossier,
Dans un terminus oublié, sur un quai,
Proche de voie sans rail...vide de train.
Sous un hall planté au mi d'un destin.*

Je suis là,

*À te patienter et à espérer
Ne pas te voir descendre sur le quai,
De cet omnibus qui n'est jamais venu
Utopie, d'une raison qui l'a cru.*

Je suis là,

*Du matin frisquet jusqu'au soir discret
Du soir pressé jusqu'au matin secret.
Mais reste-t-il encore des matins
Sur le quai d'une gare... sans un train ?*

Je suis ici,

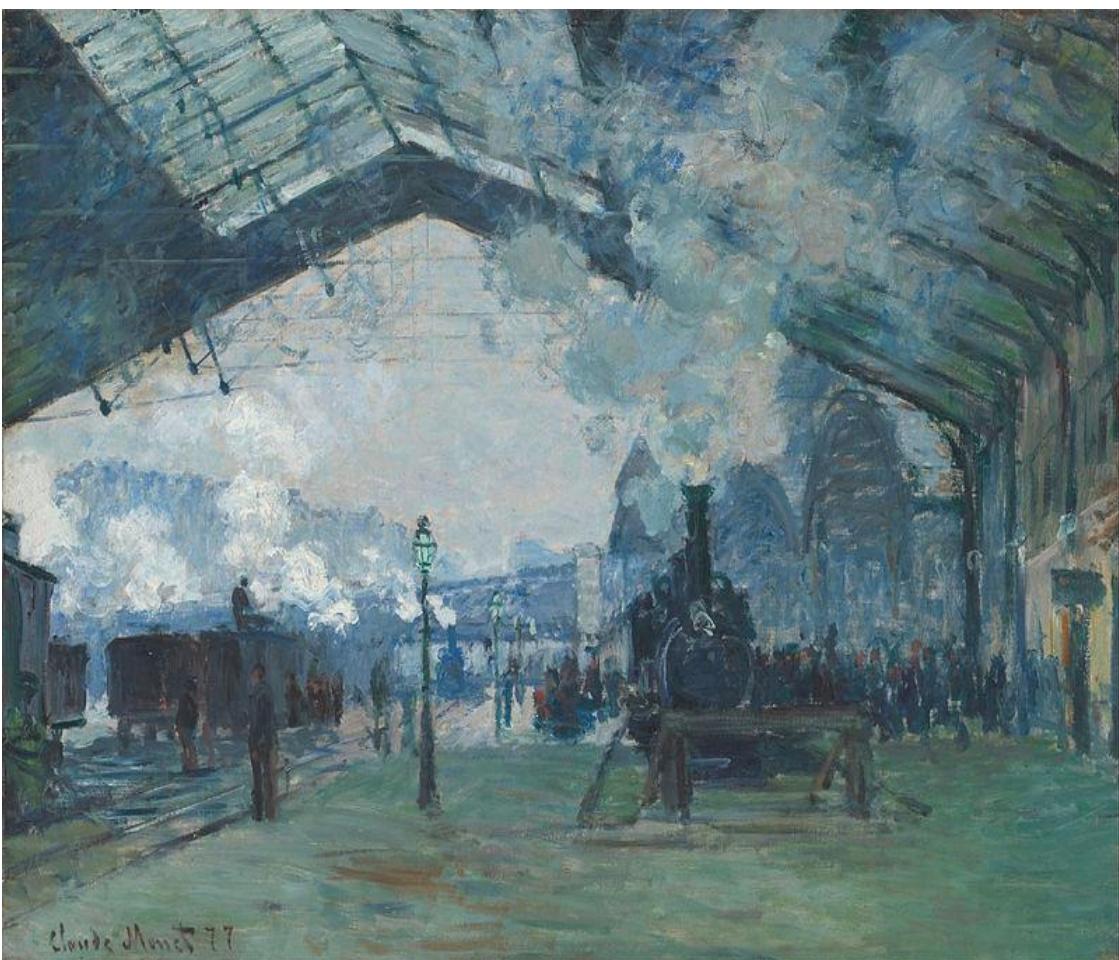
*À patienter, que tu ne sois pas là,
Que de ce train, tu ne descendes pas.*

*Jamais, tu ne viendras à la gare,
Pourquoi y serais-tu donc en retard ?*

*J'attendrai,
Hier, je crois, un chien est venu,
Egaré peut-être, même perdu,
Il a juste uriné sur un pied du siège,
Sans même voler une caresse.*

*Je suis là,
À épier, je ne me trompe, certain
De ne faire méprise sur le train,
De ne faire méprise sur le jour,
De ne me tromper... d'histoire d'amour.*

*Je suis là,
Je pourrais être à l'autre bout du quai,
Je pourrais être sur l'autre opposé,
Près de la voie qui mène nulle part,
Qu'importe, il n'y a plus de hasard.*



Claude Monet 77

*Je t'attendrai,
Toi qui ne seras de mon histoire
Toi qui n'abuseras pas d'y croire.
De mon existence, tu ne sauras
Toi qui d'un train, jamais ne descendras.*

*Je suis là,
Nous nous sommes peut-être côtoyés
Pour autant, dans la gare, sur un quai,
Mais pas rencontrés véritablement,
Même si il y a vraiment longtemps.*

*Je suis là
Sous un immense lampadaire éteint
Ai-je dit que j'attendrais, près des rails ?
Nous attendons un jour, une nuit, chacun
Dans une gare où la raison déraille.*

*J'attends
Depuis combien de temps sur ce quai,
Depuis si longtemps ou peut-être moins.
Quelquefois, je me surprends, énervé
Je fais les cent pas, impatient de rien.*

*Depuis quand déjà,
J'attends ici ? Depuis que j'y suis né
Si ce n'est du corps au moins de pensée,
Loin d'un réel conscient d'être serein,
Comme au ciné, proche d'un clap de fin.*

*Combien de train j'ai vu ?
Je ne me rappelle plus, un au moins,
En y réfléchissant, sans doute moins
Celui qui est passé sans s'arrêter,
Ou qui s'arrête sans être passé.*

*Sis là,
J'ai vu une ombre, aussi une fois,
Venir me saluer, mais au nom de quoi ?
Nous avons discuté des petits riens,
Puis elle passa, comme un demain.*

*Je suis ici,
À la recherche d'un triste destin,
Je n'ai rien trouvé d'autre que le mien,*

*Foulé par une foule intense,
Imaginée par l'atrophie du sens.*

Ah !!

*Quel horrible et hypocrite destin
Qui fait imaginer ce qui est vain,
Et ordonne à la raison d'exister
Pour qu'une vie soit vue et justifiée.*

*Je suis là,
Sis sur un siège sans pied, sans dossier,
Dans un terminus oublié, sur un quai,
Proche de voie sans rail... vide de train.
Sous un hall planté au mi d'un destin.*

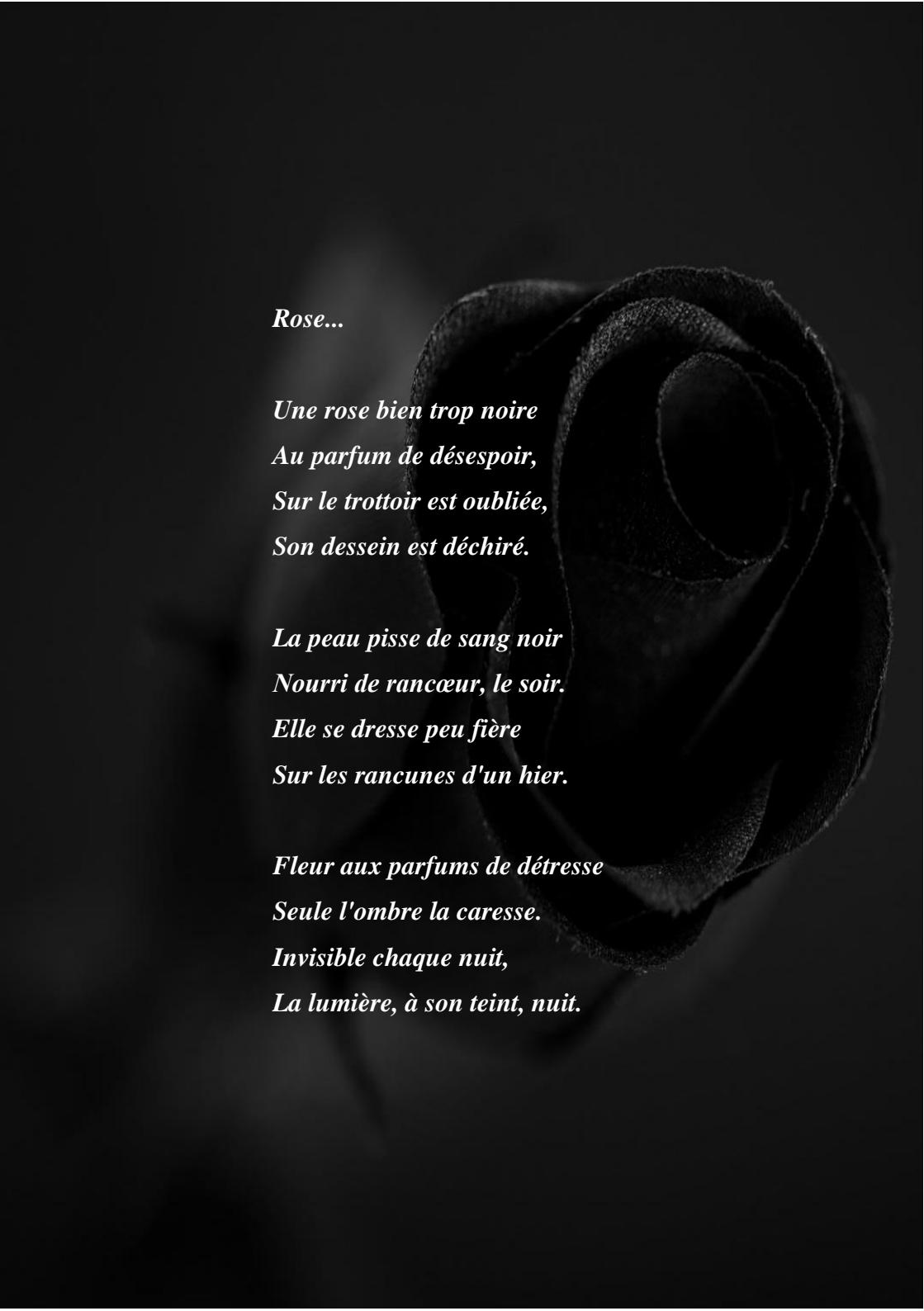
Le suicide des âmes...

*Demain, je partirai, pour ne plus revenir
Je serai là encore pourtant, à souffrir
Près de vous, visible seulement de vos yeux,
Mon âme se sera dissoute en autre lieu,
Pas bien loin du monde du dehors, c'est certain.
Mon moi ne peut plus se supporter, pas serein,
Il se fuit pour apaiser mes maux, transparent,
Rien ne sera plus comme c'était dans le temps.
Devant vos yeux, sera un être pitoyable,
Convenant à défaut d'être très convenable.*

*Je partirai pour toujours, bien loin de ton toi,
Pour dissoudre mon moi en un si loin endroit,
Loin des croyants maudits et des votants soumis,
Loin de tout ce qui trop brille et bien trop reluit.
Je serai votre triste ami et compagnon
Comme vous aimez qu'il soit, chat par ses ronrons
Qui soulagera vos dépassées opinions
Puisqu'il n'y a qu'elles, en vos faibles raisons,
Bien plus près de ma fin et apaisé enfin,
Quand se dilue ainsi le sucre du destin.*



*Je partirai tranquillement, sans un regret,
Je suis tout près de vous et me vois vous quitter,
Sans me retourner, sans même un dernier regard.
Un jour, il faut partir et surtout pas trop tard,
Fatigué, apaisé et presque imperméable
Usé de supporter tout cet insupportable.
Demain ne sera un demain, ni une fin,
Seulement la mort lente d'une âme en déclin.
Je laisserai cette apparence translucide,
Quand, au cimetière, des âmes se suicident.*



Rose...

*Une rose bien trop noire
Au parfum de désespoir,
Sur le trottoir est oubliée,
Son dessein est déchiré.*

*La peau pisse de sang noir
Nourri de rancœur, le soir.
Elle se dresse peu fière
Sur les rancunes d'un hier.*

*Fleur aux parfums de détresse
Seule l'ombre la caresse.
Invisible chaque nuit,
La lumière, à son teint, nuit.*



Le tableau ...

*La toile est dressée sur un chevalet usagé.
L'artiste attentif, précis et bien éveillé
Tente de façonner une œuvre souveraine.
Beaucoup de soins de temps et de peines
Donnaient un résultat vraiment singulier
Une toile vierge et blanche, mais signée
Seulement du paraphe d'un très grand maître.
Les teintes épuisées et évaporées de la palette
Dessinent la représentation sincère et idéalisée
De la transparence d'une créature bien piètre
Ce qu'il reste de l'égoïste individu à paraître
Sans les couleurs des sentiments égarés,
Une œuvre pleine d'un vide enfin avoué.*

Une petite histoire d'A.

*Je souhaiterais écrire une histoire
Qui s'évanouirait trop tôt, dans le noir
De l'encre d'un regard abandonné,
Sans mot sur une feuille, évaporée.*

*Je souhaiterais, une histoire, écrire
Que chacun ici-bas ne pourrait lire,
Une histoire dans des murs sans oreilles
Qu'une nuit blanche raconte au soleil.*

*Je voudrais, une histoire, raconter
Sous un ciel bleu sans une seule nuée,
Où ne pourraient jamais, de pseudo-dieux,
Chuchoter des propos trop insidieux.*

*Je voudrais, une histoire d'un instant,
Écrite en perturbés effleurements
Qui ne nous laisseraient indifférents
Où se tairait las, le ressentiment.*

*Je veux conter une histoire assoupie,
Une lueur dans un ciel assombri
Qui ne regarde pas et plus personne
Que ne regarde jamais plus personne.*

*Je voudrais, une parenthèse, écrire,
Contant l'insignifiance d'un sourire
Où l'être devient si peu conséquent
Que chacun le regarde transparent.*



*Je veux, une presqu'histoire, conter
Qui serait, déjà, presque terminée,
Un bout du temps qu'on ne peut effacer
Et restera en douleur d'un secret.*

*Je voudrais, le presque interdit, écrire
Qui ne l'est que si quelqu'un peut le dire,
Bien plus loin que soupire la pensée,
Aux portes des secrets trop bien gardés.*

Certitudes :

*Depuis ce jour-là, les certitudes s'effacent
Les pensées dépassées d'un hier se glacent.
Le regard se floue et plus que la raison vacille,
Le lit des convictions tremble et se fendille.
La tête est plus pesante qu'une conscience,
Suis-je bien devenu fou dans ta souffrance
Ou bien, comme au passé, suis-je resté un con ?
À défaut de se perdre, s'égare ma raison.*

*Quand le mur qui tient l'enduit, s'éboule
Rien ne protège plus la pensée qui s'écroule.
On voit comme la réalité est nue et si fragile,
J'ai envie de vomir comme une rancunière bile.
Il ne reste plus rien de sûr, plus rien de certain,
Plus rien qu'une colère, le pas n'est plus serein.
Un être n'est plus là et l'être ne le comprend,
Le regard absent titube, tout devient indécent.*

*Le sang ne sait plus dans quel sens, il circule,
Les rivières remontent leurs cours incrédules.
La raison prend l'eau, c'est l'homme qui se noie,
Les océans se vident des certitudes sans émoi,
Ce que l'on m'a dit s'écroule au pied d'un mur.*



nanfe.deviantart.com
facebook.com/nanfeart

*Roger ! Aide-moi à rebâtir un demain plus sûr.
Autour de moi, tout se casse la gueule grave,
Tu m'aideras à regarder un demain plus brave.*

*Pourquoi est-ce à ce point ainsi aujourd'hui ?
Pourquoi ce vécu si long et solide se détruit ?
Toutes ces pensées qui supportaient l'émoi,
S'évaporent quand il ne reste plus que le moi.
Ce père, n'était-il pas le support de mes pas ?
Aujourd'hui, j'ai beau essayer, je n'avance même pas.
Même si nous n'étions sur tous nos mots d'accord,
Tu donnais du poids à crédibiliser mes remords.
Le sommeil n'est presque plus là, jusqu'au matin
Et quand il est là, sournois, il ne m'apporte plus rien.
J'ai l'impression d'être un enfant aveugle d'horizon,
Pourtant, j'ai plutôt l'âge d'être un vieillard moins con.
Toi, ce père qui était sans doute bien plus qu'un corps,
Tu pesais sur les maux tus de chacun de nos sorts,
J'avais beau imaginer que tu ne serais bientôt plus là,
Pourtant, avant de si vite partir, tu me manquais déjà.*

Postambule :

Le petit voyage dans l'incohérence se termine. Il est réconfortant de ne pas toujours comprendre l'incohérence. Il est bon de garder du mystère au milieu de l'aberration. L'absurdité est un moyen de se retrouver pour exister... au moins de se donner l'illusion d'exister.



Dans ce recueil ne sont que des textes relatant de l'absurdité, de l'incohérence, une sorte d'évasion de nulle part pour aller nulle part qui redonne le sourire.